

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N^o 2

15 JANVIER 1889.

AVIS : Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1889; sauf avis l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Conversations sur le spiritisme, les 25 janvier, 8 et 22 février prochain, à 8 heures 1/2 du soir, au nouveau domicile de notre librairie, 1, rue Chabanais. On ne reçoit que les personnes munies d'une carte d'invitation personnelle.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME (Suite)

Voir la *Revue Spirite* du 1^{er} janvier 1889.

ZOROASTRE

Les Aryas originaires de la Bactriane, ou Iran, paraissent avoir eu pour première religion un naturalisme grossier ou panthéisme, l'adoration du monde physique; ils parlaient la langue Védique. Les Aryas-Indous furent les premiers à transformer le naturalisme en un culte spiritualiste et moral. Environ 2500 ans avant J.-C. parut chez les Aryas restés dans la Bactriane un des hommes remarquables de l'antiquité, Zoroastre qu'on dit avoir été un Brahmane scissionnaire; son but fut de transformer le naturalisme ou védisme bactrien en un culte spiritualiste et moral. Comme tous les fondateurs de religion il fut considéré par ses contemporains comme un factieux, un impie, un athée, mais les philosophes grecs l'ont considéré comme un grand penseur. D'après Bunsen la doctrine de Zoroastre était que le naturalisme n'avait qu'une valeur emblématique; mais que le vrai Dieu était le Dieu du bien et du vrai, et que la pratique de la pureté morale, de la vérité et de la vertu devait être l'objet de son culte. Mais l'homme est entouré de bons et de mauvais génies. Et si Dieu est l'auteur du bien, le mal existe libre et indépendant dans le monde; le triomphe du bien ne peut exister que par une rupture radicale avec le mal. Ainsi l'homme a le choix entre sa perdition et son salut. J'enseigne, disait-il, les sages maximes de l'*Omni-scient*, je chante les éloges du Dieu vivant. Dieu remplit l'Univers qui est son œuvre....

L'homme de bien est la plus complète manifestation de Dieu. Zoroastre établissait l'identité du vrai et du bien, de la conscience et de la raison, la

fusion de la métaphysique et de la morale; sa doctrine spiritualiste finit par triompher du naturalisme dans la Bactriane.

En comparant la religion ésotérique des Indous à celle des anciens Perses dite le Mazdéisme, on remarque que la première s'est mieux maintenue, parce qu'elle était établie sur l'évocation des esprits, et sur de meilleures bases que la deuxième; Cette dernière portait sur de moins bonnes bases. Sa divinité trinitaire n'était pas unie comme celles des Indous et des Chrétiens. Son Dieu suprême éternel était Zervane-Akéréne; de lui émanait Ormusd la lumière primitive, le créateur de la Terre, du soleil (dit Mithra), des astres; c'est l'esprit du bien, il a inspiré Zoroastre, et il lutte contre Ahriman principe du mal, esprit de ténèbres émanant aussi de Zervane-Akéréne. Cette divinisation du bien et du mal est exprimée par Zoroastre dans le Vendidad partie la plus ancienne du Zend-Avesta, livre sacré des anciens Perses, où il raconte la lutte d'Ormusd contre Ahriman. La divinisation du mal a donné à Ahriman une trop grande puissance chez les Perses trop peu éclairés pour comprendre la doctrine ésotérique de Zoroastre. Ils ont de plus en plus redouté Ahriman; alors pour conjurer sa colère, ils lui ont adressé un culte basé sur les talismans, la sorcellerie et tout le grimoire de la magie; culte erroné qui fut adopté par les Mages dont il a gardé le nom. Ce dualisme entre le Dieu du bien et le dieu du mal se développa de plus en plus en Perse, altéra complètement le Mazdéisme et aboutit au Manichéisme qui plus tard fut condamné par l'Eglise catholique; ce dernier attribuait la création à deux principes opposés: l'un essentiellement bon qui est Dieu, l'autre essentiellement mauvais qui est le diable; d'où provient le mélange du bien et du mal dans le monde. Cela nous montre que le spiritisme éclaire beaucoup mieux les religions que la Magie, laquelle les entraîne dans une fausse voie. Nous voyons également que les Védas, Christna, Zoroastre et Boudha ont émis des doctrines monothéistes ou trinitaires d'une haute spiritualité, bien avant J.-C., même avant Moïse.

EGYPTE

On dit que Manès ou Ménès, Brahmane révolté, fut chassé de l'Inde, et qu'alors à la tête de ses partisans indous, il alla coloniser l'Egypte probablement habitée par une race inférieure, peut-être noire. Il y apporta l'idée d'un Dieu unique et de l'immortalité de l'âme. Des documents trouvés récemment indiquent que bien avant Moïse la religion indoue existait en Egypte.

Bunsen cite plusieurs passages de cette doctrine, entre autres la présentation d'une âme désincarnée devant le tribunal de Dieu entouré des 42 juges

célestes, fonctionnaires divins ; cette âme leur demande de l'admettre parmi les bienheureux ; elle plaide ainsi sa cause suivant la règle imposée de bonne conduite : « Grand Dieu ! Seigneur de vérité ! je viens recevoir tes grâces..... Je connais ton nom et celui des 42 juges de ton tribunal destinés à punir les méchants..... J'apporte la vérité à vous juges du vrai ; effacez mes fautes ; car je n'ai commis secrètement aucun mal contre l'humanité ; je n'ai affligé personne ; je n'ai porté aucun faux témoignage en justice..... je n'ai rien imposé au travailleur au-delà de sa tâche journalière... je n'ai pas été paresseux ; je n'ai pas calomnié l'esclave devant son maître ; je n'ai pas été homicide ; je n'ai fait injure à personne..... je n'ai pas retiré le lait de la bouche des nourrissons. Je n'ai pas chassé les animaux sauvages dans leurs pâturages ; je suis pur ». Ce formulaire était solennellement récité à chaque enterrement, afin que tous les assistants n'oublissent pas d'y conformer leur conduite ; si non, à leur mort ils n'étaient pas reçus au ciel, et ils devaient recommencer une vie d'épreuves et de misères, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli les conditions du programme exigé : (On voit qu'ils croyaient aux réincarnations) ; on ne peut qu'admirer la délicatesse de cette morale élevée.

Dans un papyrus de l'époque de Moïse, interprété par M. de Rougé, on trouve les préceptes suivants d'un père à son fils : « Si tu manges ton pain en présence de quelqu'un, commence par le lui offrir. — Personne n'est sûr d'être toujours riche. — Le pain est assuré à celui qui s'est fait un frère. — Tel est puissant en été qui sera exilé en hiver. — Que ton sort devienne élevé ou misérable, tu ne seras jamais complètement heureux. — Ne réponds pas à un supérieur en colère, tu pourrais être repoussé ; parle lui avec douceur, c'est le moyen de le calmer.

« N'appauvris jamais ceux qui sont sous ta dépendance, parce que, c'est Dieu qui donne les biens. — Ne discute pas la doctrine de ton Dieu ; pratique les préceptes qu'il t'a donnés, (on voit qu'on redoutait déjà les libres penseurs). — Le Dieu de ce pays est Paschnu (la Lumière), il est au-dessus des cieux et ses images sont sur la terre ; il est celui qui s'engendre lui-même, il est l'être, il est unique ; (c'est bien le monothéisme de Moïse.) »

On prête à Hermès, personnage égyptien fabuleux, le fragment littéraire suivant concernant Dieu : « Il est difficile à la pensée de concevoir Dieu..... on ne peut décrire par aucun moyen matériel une chose immatérielle, et ce qui est éternel s'allie très difficilement avec ce qui est temporel. — Le langage peut exprimer ce qui tombe sous nos sens ; mais non ce qui est incorporel, invisible, immatériel, sans forme ; ainsi Dieu est ineffable. »

On trouve dans la théologie Égyptienne la Trinité divine : Anmon, le mâle ou le père ; Khons le fils, le Logos ou le Verbe ; Mouth, la femelle ou

la mère. On voit que les prêtres de tous les peuples issus des Aryas, y compris l'Eglise catholique, ont admis la Triade, mais en l'adaptant à leur convenance, ou au caractère particulier de leur peuple; quoique trinitaires ils se considéraient comme monothéistes, ainsi que les Chrétiens.

Le symbole trinitaire ou triangulaire se trouvait dans beaucoup de choses en Egypte. Plusieurs anciens peuples monothéistes ou trinitaires avaient des dieux secondaires personnifiant des vertus et des vices.

Les Grecs, qui avaient tout divinisé, eurent beaucoup de philosophes influencés par la doctrine ésotérique de l'Egypte et de l'Orient, qui proclamèrent un seul Dieu. Ainsi la philosophie ésotérique des Egyptiens était par sa spiritualité éclairée bien digne de former d'illustres philosophes grecs; ceux-ci indépendants par l'esprit libéral grec, purent vulgariser leurs sciences de toute sorte de manières.

Mais les prêtres d'Egypte, pensant que leur doctrine était trop élevée pour le vulgaire, laissèrent l'idolatrie qui était naturelle aux populations primitives se répandre parmi le peuple. A toutes les époques le clergé a gardé les lumières pour lui, il n'a jamais rien fait pour relever l'instruction et l'intelligence des masses; il lui a toujours suffi d'avoir son troupeau de fidèles parfaitement soumis; dans ce but il s'est toujours appuyé sur les classes nobles ou riches et sur les souverains absolus qu'il excelle à flatter.

Il est bon de connaître l'opinion de Synésius, père de l'Eglise grecque, mort évêque de Ptolémaïs en Cyrénaïque, l'an 410, au sujet de la crédulité populaire : « Le peuple, dit-il, méprise ce qui est facile à comprendre; c'est pour cela que dans tous les temps les corps sacerdotaux lui ont donné des cultes pompeux pleins de mystères et de merveilles qui frappaient ses sens et excitaient sa curiosité. — Le peuple accepte facilement les choses fausses, pourvu qu'elles l'intéressent ou l'amusement. — Les anciens prêtres Egyptiens en ont toujours usé ainsi. — Pour moi, ajoute Synésius, je serai toujours philosophe dans mon for intérieur, mais je serai prêtre avec le peuple (Synésius in Calvit. page 515). »

On voit ainsi les doctrines ésotérique et exotérique clairement exprimées expliquées par un père de l'Eglise. Les masses populaires ont été de tout temps facilement captivées par des fictions intéressantes ou merveilleuses telles que les romans, les scènes de théâtres, les mystères religieux. Pour faire accepter leurs doctrines plus ou moins fantaisistes, les prêtres n'ont jamais craint d'employer les subterfuges, les arguments artificieux et captieux où la droiture est beaucoup plus simulée que vraie et sincère. Le sacerdoce égyptien en usait ainsi d'abord pour que le peuple peu éclairé n'altérât pas sa doctrine élevée, mais surtout pour être respecté et adulé comme seul dépositaire des sciences.

L'Eglise romaine a pu de même imposer à ses fidèles ignorants des dogmes mystérieux et invraisemblables, mais l'invention de l'imprimerie et la renaissance lui ont porté un rude coup en vulgarisant les lettres et les sciences parmi les laïques, qui depuis lors ont eu des savants, et des maîtres indépendants, supérieurs à ceux du clergé.

HÉBREUX

Les théologiens et les savants avaient cru jusqu'à notre époque que les Hébreux avaient été les premiers et les seuls à professer le Monothéisme avant J.-C. Mais les récentes études des Orientalistes ont fait voir que les Indous et ensuite les Egyptiens avaient professé le Monothéisme, tout au moins comme doctrine ésotérique, bien avant Moïse; seulement leurs prêtres égoïstes ne se sont pas donné la peine de le communiquer à leurs populations avec le zèle, la persévérance et la sévérité que Moïse a employés pour l'inculquer au peuple hébreux si enclin à l'idolâtrie comme tous les peuples primitifs. Il ressort de là que les anciens peuples étaient trop grossiers pour concevoir et conserver la métaphysique monothéiste, et la morale élevée des Védas, de Christna, de Zoroastre et de Manès; leurs doctrines incomprises furent remplacées par des dogmes fantaisistes, des rites, un cérémonial pompeux et des sacrifices; et les masses disposées aux polythéisme et à l'idolâtrie y retombèrent tout naturellement. Ainsi Moïse n'a pas découvert le monothéisme déjà connu, mais il est parvenu à l'imposer à son peuple tenu isolé dans le désert pendant 40 ans, et complètement renouvelé à son arrivée dans la terre promise.

Le catholicisme a suivi une marche analogue à celle des anciennes religions; dans le principe c'est le monothéisme pur; puis à mesure que l'Eglise se constitue, les dogmes augmentent et se compliquent; d'abord la Trinité avec la divinité de J.-C., d'où résultent des interprétations diverses réciproquement qualifiées d'hérésies; celles qui triomphent font foi. Ensuite arrive la cohorte toujours croissante des saints (demi-dieux). Enfin le rôle de la Vierge, si modeste dans l'Evangile, devient de plus en plus important, et son culte presque égal à celui de Dieu. Nous voyons par ce qui précède que les corps sacerdotaux, en accaparant le culte, le surchargent considérablement, et ils lui font perdre sa pureté spiritualiste peu comprise des masses.

Plus les peuples sont barbares et privés d'instruction, plus cela convient aux théocraties, parce qu'elles peuvent d'autant plus les dominer. Ainsi l'Eglise grecque est restée patriarcale par ce qu'elle ne peut pas établir sa théocratie sur les Greco-Romains éclairés et habiles argumentateurs, tandis que l'Eglise romaine énergiquement soutenue par les Francs et les Germains, et peu par les Greco-Romains, put à l'aide de ces barbares croyants et

braves, mais peu éclairés, établir facilement sa théocratie sur l'Occident de l'Europe; mais pendant ses mille ans d'omnipotence elle s'est bien gardée d'éclairer ses peuples sujets, elle s'est bornée à leur imposer ses dogmes et ses prescriptions fantaisistes; elle réservait toute l'instruction à la caste sacerdotale.

Moïse ne paraît pas avoir écrit seul le Pentateuque, car il y raconte le récit de sa propre mort et celui de sa sépulture dans le pays de Moab. Il est probable que le Pentateuque a été rédigé après sa mort. Saint Jérôme et Saint Clément d'Alexandrie en attribuent la reproduction à Esdras, vers 530 ans avant J.-C., après la destruction des livres sacrés pendant la captivité de Babylone. La Bible dit que 625 ans environ avant notre ère, le roi Josias renversa les autels des faux dieux établis par ses prédécesseurs et répara le temple de Jérusalem; le grand prêtre Helcias affirma avoir retrouvé dans les démolitions le livre de la loi de l'Eternel, écrit par Moïse, et qu'on avait cru perdu; mais on a beaucoup de raisons de croire qu'il fit lui-même ou recomposa le Pentateuque sur les anciens documents et sur des traditions empruntées à l'Egypte, à la Chaldée et à la Genèse des Indous, et que pour donner plus de valeur à son œuvre il l'attribua à Moïse.

Grégoire de Nazianze, dans une lettre à Saint Jérôme, justifie ainsi les supercheres sacerdotales: « Il ne faut que du babil pour en imposer au peuple; moins il comprend, plus il admire... Nos pères et nos docteurs ont souvent dit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances. » Nous voyons par là que les prêtres ne craignent pas d'altérer la vérité pour le bien de leur cause.

Lorsque la famille et les serviteurs de Jacob vinrent en Egypte du temps de Joseph, ils y fondèrent une colonie qui, en 430 ans, forma une petite nation de 600 mille hommes. Ces hébreux peu éclairés comme peuple pasteur durent se modeler sur la civilisation Egyptienne relativement avancée, et s'en adjuger une part plus ou moins grande. Moïse, qui, alors, avait 80 ans, devint leur chef; il avait été jusqu'à l'âge de 40 ans élevé à la cour de Pharaon comme fils adoptif de la fille de ce souverain; par sa position et son éducation il dut être initié aux connaissances ésotériques des prêtres Egyptiens, ce qui dut grandement lui être utile pour diriger les hébreux. On a de bonnes raisons de croire que Moïse introduisit dans le gouvernement et la religion des hébreux des institutions civiles et religieuses de l'Egypte. Ainsi, dit M. Lacoste, qu'on compare le Lévitique au 2^e livre de l'Hérodote qui concerne l'histoire des premiers siècles de l'Egypte, on verra la similitude des rites et coutumes: les lustrations, l'abstention de certaines viandes et principalement du porc, la même répulsion pour les étrangers, le modèle de l'arche souvent représentée dans les peintures égyptiennes, les vêtements

des prêtres, le bouc émissaire, les tables de la loi, les autels, les offrandes, les sacrifices, le choix des victimes sans tache; tout cela était commun aux deux peuples.

Moïse et ses commentateurs, voulant donner aux hébreux la priorité et l'initiative religieuse, se sont bien gardés de mentionner l'ancienneté de la religion et de la nationalité des Egyptiens. La date biblique de la création du monde, 3893 ans avant J.-C. est trop récente; cela est prouvé par les découvertes de l'archéologie moderne qui reconnaît que l'humanité primitive, avant de se servir du fer, a passé par trois âges différents, qui paraissent avoir été très longs, à en juger par les variations de la flore et de la faune terrestres pendant ces trois âges dits de la pierre brute, de la pierre polie, et du bronze.

D'après la Genèse, Tubal-Caïn, 6^e arrière petit-fils de Caïn, inventa les outils d'airain et de fer; en conséquence les deux âges de la pierre n'auraient duré que quelques générations, et l'invention de l'airain synonyme du bronze aurait eu lieu en même temps que celle du fer, tandis que, les peuples, paraissent s'être longtemps servi du bronze avant de pouvoir utiliser le fer plus difficile à travailler que le bronze.

Les auteurs de la Bible ont pu admettre cela parce qu'ils attribuaient des longévités de plus de 9 siècles aux hommes antédiluviens, longévités fabuleuses, car elles ne sont nullement en rapport avec l'âge où plusieurs de ces hommes ont eu des enfants, d'après la Bible, ni avec la vie des animaux les plus grands et les plus forts. Les documents émanés de l'Inde, et de l'Égypte, reconnus de nos jours comme bien antérieurs à la Bible, ne parlent nullement de ces longévités anormales.

Une durée de 120 à 130 ans, pour la vie humaine, aurait pu être acceptée comme étant 5 ou 6 fois le temps de son développement, ainsi que cela se voit chez nos animaux domestiques; le peu de durée de l'âge viril dans l'humanité, et les nombreuses maladies qui l'atteignent, semblent indiquer une dégénérescence de notre espèce. Les renseignements merveilleux, ou invraisemblables, que la Bible nous donne sur les premiers âges du monde, ne peuvent pas être généralement acceptés par les sciences.

Les théologiens avaient toujours soutenu que les hébreux étaient le plus ancien peuple historique et monothéiste du monde, et que diverses nations de l'antiquité avaient emprunté ou modifié plus ou moins ses récits. Aujourd'hui on admet tout le contraire; les hébreux peu éclairés et très concentrés, paraissent n'avoir rien communiqué aux autres peuples avant la version grecque de leur bible, par 70 savants, à Alexandrie, en 275 avant J.-C., tandis qu'ils paraissent avoir beaucoup emprunté aux peuples voisins, plus civilisés qu'eux; primitivement aux Egyptiens, puis aux Tyriens pour l'ar-

chitecture, puis aux Perses et aux Indous pendant et après la captivité de Babylone : ainsi la création des anges, ouïse par Moïse, et quoique la Bible parle souvent d'eux, est mentionnée dans le Rig-Veda bien plus ancien que la Bible. La survivance de l'âme, et la résurrection des corps, n'ont été admises qu'après le retour de la captivité de Babylone.

Le pontife Esdras, en revenant de la captivité, avec 1800 Juifs dont un grand nombre étaient prêtres, trouva le culte mosaïque à peu près détruit à Jérusalem en 467; il resta 13 ans, dans une apparente inaction, qu'il paraît avoir employée à refaire ou à modifier le Pentateuque, probablement d'après des emprunts faits aux Perses ou aux Indous. Au bout de ce temps le juif Néhémie fut nommé, par le roi Artaxerxès, gouverneur de Jérusalem; avec l'aide d'Esdras il rétablit le culte mosaïque; le peuple fut convoqué, et ils firent, en 454, la solennelle dédicace du nouveau temple commencé en 535 avant J.-C. par Zorobabel. Esdras fit au peuple la lecture du livre de la loi qu'il apporta du sanctuaire, comme étant l'œuvre de Moïse, mais les Juifs n'en connaissaient généralement pas le contenu, soit par oubli, soit à cause des modifications qu'Esdras y aurait faites. Dans toute la Judée il n'y avait qu'un seul temple, celui de Jérusalem, résidence de Jéhovah, dans lequel les prêtres seuls pouvaient sacrifier des animaux.

Esdras et ses prêtres établirent dans chaque ville des synagogues, assemblées où les prophètes, les poètes religieux, les scribes et les docteurs de la loi, instruisaient et édifiaient les fidèles par la lecture, le chant et la parole.

Les Théologiens ont surfait la valeur de la Bible, parce que, sa cosmologie convenait au catholicisme façonné à leur guise; la terre formait le centre et la base de l'univers; Dieu, le ciel et les astres tournaient autour d'elle comme ses satellites; l'humanité terrestre, unique dans l'univers, jouait un rôle immense dans la création; mais Dieu ne paraissait avoir de sollicitude que pour les Hébreux son peuple privilégié.

Les Théologiens ont en outre admis que, la doctrine biblique avait préparé l'humanité à l'évangile, mais cela ne paraît guère vraisemblable, quand on voit comment les Juifs accueillirent J.-C. qu'ils crucifièrent, et dont ils rejetèrent la doctrine quoiqu'ils fussent alors en pleine décadence religieuse.

Ce sont les gentils qui ont le mieux accepté le christianisme qu'ils trouvaient bien plus moral et rationnel que le paganisme dont ils se dégoûtaient de plus en plus. Quant à la Bible elle a parfois une remarquable majesté et un style noble et pompeux; sa morale sévère est bien supérieure à celle des païens et se rapproche de celle du christianisme.

La Bible contient beaucoup de récits immoraux, d'une crudité révoltante; on n'en trouve point de pareils dans les doctrines perses, indoues et égyptiennes. (*A suivre*).

AMY.

LEÇONS DE MÉTÉOROLOGIE

A L'USAGE DES MÉDIUMS GUÉRISSEURS

(Suite. Voir la *Revue* du 1^{er} janvier 1889).

9^e Depuis 15 ans je suis météorologiste amateur ; certainement je n'ai pas la prétention de me poser comme un savant en cette matière, ce qualificatif étant ridicule depuis que tant de gens le réclament !... Sur la terre les esprits véritablement savants sont rares ; les faux savants sont communs.

Depuis 15 ans je n'ai trouvé aucun penseur qui ait fait de la météorologie comme elle doit l'être. Les observations judicieuses des voyageurs en ballon sont d'un grand poids, elles doivent être prises en considération par les météorologistes.

Nous sommes parfaitement d'accord sur ce point et on dirait que nous nous étions entendus d'avance, car nous avons observé, ici, les mêmes phénomènes que M. Camille Flammarion a constatés dans ses voyages aérostatiques.

10^e Ayant fait peu de chemin, cherchons toujours ; la science est inépuisable.

Prenez un litre, lavez-le parfaitement, bouchez-le sans le faire égoutter et placez-le dans un coin de la maison ; observez-le, le matin, à midi, et le soir.

S'il est nuageux, le matin, et que cela se dissipe à midi, vous aurez un temps variable, et beau temps.

Si le nuage continue, et se transforme en vapeur d'eau qui tende à descendre, dans deux ou trois jours vous aurez du mauvais temps.

11^e Prenez 4 onces (1) de sulfure de potasse, mettez-le dans un petit flacon bien bouché que vous placerez sous votre lit, ou sur une table (cependant sous le lit il est mieux) ; son odeur pénétrante et persistante vous indiquera le mauvais temps.

12^e Les femmes sont de très bons baromètres ; il faut les observer avec assiduité, et l'on saura quand s'approche le mauvais temps. Elles s'agitent, chantent du matin au soir comme le font certains oiseaux parleurs, et font des enfantillages, alors, comme si elles étaient de jeunes enfants.

Elles prodiguent des baisers à leurs maris, à leurs enfants, aux voisines, et ne se trouvent bien que chez les autres.

Tout ce qu'elles font est tellement démonstratif, qu'on se dit involontai-

(1) Il vaudrait mieux en employer une demi-livre, comme je le fais.

rement : qu'a donc cette femme aujourd'hui ? jamais je ne l'ai vue ainsi ; c'est l'approche d'une grande tempête, physique et morale.

Ne perdez point cela de vue : j'étudie pour les hommes de bonne volonté, et veux leur abréger des souffrances cruelles puisqu'ils auront le temps de se préparer à la bataille.

En un mot, tout ce que nous souffrons sur la terre a son avant-coureur : les tempêtes morales s'annoncent de la même manière que les tempêtes physiques.

La veille d'un désastre, ou d'un mariage ; et d'autres événements de la famille, etc., etc., les femmes sont tranquilles, silencieuses, tristes ; quelques-unes ne veulent même pas manger. Je vous conseille de ne pas y attacher trop d'importance ; pour beaucoup, c'est un moyen de vous faire voir noir lorsque cela est blanc. Observez-les avec attention, comme de bons météorologistes, et vous en saurez bien davantage.

Une jeune demoiselle me causa un bon instant de douce gaieté ; elle me disait en présence de sa sœur : « Certainement, Monsieur Edouard, je ne voudrai pas me marier avec vous. » Sa sœur lui ayant demandé pourquoi ? elle répondit : « C'est qu'il voit trop clair. » Pardonnez, je vous prie, de vous avoir détourné un peu du sujet qui nous occupe et que nous allons reprendre.

13° *Le baromètre, l'hygromètre et le thermomètre* : L'homme étant imparfait, ses instruments, ses connaissances scientifiques portent le cachet de ce qu'il est, ou de ce qu'il sait ; c'est tellement vrai que de deux théories nous cherchons la meilleure ; de deux instruments scientifiques nous préférons celui qui donne le meilleur résultat.

Tout est calculé, réglé selon le degré de savoir des êtres qui nous font marcher en avant ; or en voyant un instrument, nous jugeons du mérite ou du démérite de celui qui l'a conçu ; il en est de même en étudiant une théorie.

En observant le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre, on confesse, carrément que de bonnes intelligences les ont inventés, et cependant il nous reste encore beaucoup à faire.

Les penseurs, les chercheurs, les véritables amis des sciences doivent s'entendre entre eux ; ils ne doivent pas rejeter les avis et les connaissances des autres sans les peser mûrement et avec impartialité ; on doit même prendre en considération toutes les critiques. Supposons qu'on ait à fabriquer un instrument ; n'est-il pas plus logique de consulter plusieurs hommes scientifiques versés en telles matières, ceux de tous les pays, que de le fabriquer mal, ou très imparfaitement ? Ne perdons pas de vue que la mission de l'homme instruit est d'éclairer tous les terriens, de n'importe quelle

région du globe ; or comment pourra-t-il le faire avec fruit, s'il se renferme en lui-même comme un escargot. Il sera devancé par un autre moins égoïste, plus libéral.

Entendons-nous, consultons-nous dans les cas difficiles ; peu importe la nationalité d'un homme car la science ne peut se localiser ; il est temps de s'entendre une fois pour toutes. C'est une exigence de notre siècle.

14° Au temps où nous sommes, les portes du temple de la science sont ouvertes à deux battants, à tous les étudiants et cela dans tous les pays. Commençons par le baromètre : nous savons parfaitement ce que c'est que le baromètre, mais ce n'est pas tout, il faut l'étudier dans diverses régions du globe, pour le corriger de ses nombreux défauts, et naturellement, un seul homme ne peut entreprendre un pareil travail ; c'est précisément pour obvier à cette difficulté que nous croyons d'une grande utilité l'union des hommes scientifiques sur cette matière ; chacun d'eux apportant son contingent de savoir avec les observations faites dans la région où il vit, on pourrait fabriquer, dès lors, un instrument modèle, qui ne serait le privilège de personne mais de tous ceux qui auraient contribué à le perfectionner.

15° *Signe précurseur du mauvais temps dans nos régions* : Si le baromètre descend par degré, et non tout à coup, c'est-à-dire s'il emploie plusieurs jours pour arriver ou descendre à 774, on a, ou le mauvais temps, ou le vent, ou la pluie ; le mauvais temps se fera attendre, si dans un, ou deux, ou trois jours, le baromètre arrive à mauvais temps, et là, il stationnera et le mauvais temps se fera attendre. Dans nos régions le baromètre n'atteint 774 que rarement, il oscille toujours entre 775 et 760 : 5, 6, 7 et 8.

Voici donc un climat différent des autres, qui demande des études différentes.

Si le baromètre descend à 775, par degré, l'hygromètre marque 85 degrés d'humidité ; le jour suivant, le thermomètre atteint 27, 28, 29 ou 30 degrés, et une heure ou deux heures après, il commence à descendre pour franchir 2 degrés dans une demi-heure ; ce jour-là même, vous aurez un grand vent qui durera plusieurs jours.

16° Si le baromètre descend rapidement, remonte de même, et que le thermomètre marque 30 degrés, l'hygromètre 80 degrés, et même plus, et remonte aussi, c'est l'indice d'un vent qui ne durera pas longtemps.

17° Si le baromètre marque 775, ou plus même, remonte et descend plusieurs fois dans la même journée ; que le thermomètre marque 27 degrés centigrade tous les jours, comme maximum de chaleur, et que l'hygromètre marque 80 degrés comme maximum tous les jours, on aura la pluie.

18° Si le baromètre marque 775, ou plus ou moins, et remonte lentement ; que le thermomètre reste régulier et que l'hygromètre marque 70 degrés

et même moins, il n'y aura pas de mauvais temps. Ordinairement le phénomène se voit à la fin de l'hiver, ou au commencement du printemps, ou au commencement de l'été, mais jamais en automne et en hiver ; du reste on n'a qu'à observer pour s'en bien rendre compte.

19° Avant d'aller plus loin, une courte observation ne sera pas déplacée, pour mieux comprendre nos études.

Quand nous avons dit, dans le numéro 15, que le thermomètre atteint 27, 28, 29 et 30 degrés centigrade, etc., nous parlions de l'hiver, chose qui paraîtra étrange. Le climat de Vera-Cruz est excessivement variable ; pour vous en donner une idée, en hiver, le matin vous avez 11 degrés centigrade ; à 2 heures de l'après-midi vous avez 28 degrés. Le soir 22 degrés.

Le jour suivant vous avez 18 degrés le matin ; à midi 27 degrés ; le soir 16 degrés. Un autre jour vous avez 15 degrés le matin, 14 degrés à midi, et 18 degrés le soir. Tout à coup vous avez une grande chaleur la nuit, et la journée est très fraîche ; ou beau temps le matin et à midi pluie et vent, ou beau temps dans la soirée et dans la nuit pluie, ou pluie et vent. L'humidité règne ici, en souveraine, toute l'année.

20° En été, le thermomètre atteint, aux mois de mars, avril, mai, 30 et 32 degrés centigrade ; en juin, juillet, août et septembre, il atteint 33, 34 et 35 degrés centigrade. La chaleur est plus intense la nuit que le jour, et l'eau des rivières devient chaude et insupportable dès qu'on veut la boire.

21° Nous donnons ici le maximum du froid durant nos études de 10 ans, le lecteur se formera une idée plus juste du climat.

TABLEAU COMPARATIF EN HIVER, DES MOIS DE DÉCEMBRE, JANVIER ET FÉVRIER, AVEC LE MAXIMUM DE FROID, ETC.

Baromètre.	Thermomètre.	Hygromètre.
1879	1879	1879
de 775 à 760,8	19°	80° à 88°
1880	1880	1880
775 à 760,8	13°	80° à 88°
1881	1881	1881
775 à 760,8	13°	80° à 88°
1882	1882	1882
775 à 760,8	16°	80° à 88°
1883	1883	1883
775 à 760,8	11°	80° à 88°

Baromètre.	Thermomètre.	Hygromètre.
1884	1884	1884
775 à 760,8	11°	80° à 88°
1885	1885	1885
775 à 760,8	11°	80° à 88°
1886	1886	1886
775 à 760,8	12°	80° à 88°
1887	1887	1887
775 à 760,8	14°	80° à 88°
1888	1888	1888
14° 775 à 760	14°	80° à 88°

et maintenant continuons nos études.

22° Quand un mauvais temps s'annonce, c'est-à-dire lorsque le baromètre descend à 775 ou 774, que l'hygromètre marque 80 ou 85 degrés d'humidité, observez le soleil à midi; s'il est entouré d'une couronne jaunâtre, dénomination que j'ai donnée à la condensation de vapeur d'eau chargée d'électricité, et qui prend une couleur de jaune pâle autour du soleil et de la lune, on aura un grand vent, très fort même. Si, au lieu de cela, le mauvais temps est remplacé par un vent ordinaire, très faible, le mauvais temps n'est qu'ajourné; vous l'aurez alors dans 10 à 15 jours, il durera longtemps.

Des gens malveillants, en voyant se produire ce phénomène, (chose que certainement ne peut créer ni éviter aucun météorologiste), se sont ri de moi en me traitant de rêveur; 10 jours après ces gens-là geignaient et disaient: « Où donc est Lagrange? qu'il nous dise si ce temps effrayant va finir bientôt? nous perdons de l'argent et nous voulons savoir en quoi nous en tenir. » Oh humanité que tu es étrange, exigeante et faible; c'est ainsi que tu traces toi-même, continuellement, les mêmes pages de ton histoire? espérons que cela va changer à l'aide du spiritisme et de la science.

23° Une ou deux grandes couronnes couleur d'arc-en-ciel autour du soleil annoncent de grandes pluies qui commenceront dans 8 ou 10 jours.

24° Supposons qu'aujourd'hui même le baromètre marque le mauvais temps, c'est-à-dire 755; et que, sitôt arrivé à cette baisse, une heure après il remonte de 1, 2 ou 3 millimètres le mauvais temps commencera le jour suivant.

S'il remonte jusqu'à 760, vous n'aurez pas de mauvais temps encore; il se fera attendre.

25° *Mouvement barométrique durant le mauvais temps* : Une fois le mauvais temps arrivé, le baromètre remonte lentement, par millimètres, toutes les 2 ou 3 heures quand le temps doit durer longtemps, et plus vite quand le temps ne doit durer que des heures ; plus il remonte, et plus s'accroîtra le mauvais temps.

Quand il arrive à 770, ou le (beau temps), le temps continue encore et ne quittera 770 que lorsqu'il redescendra de 1 millimètre.

Une personne arrive chez moi, en visite, regarde le baromètre et me dit : « Vous avez un bien drôle d'instrument tout de même ; il marque le beau temps quand nous en avons du mauvais ! hier j'ai observé la même chose avant l'arrivée du mauvais temps ; donc, votre instrument n'a pas un bon diagnostic. » Je lui répondis : « Cependant tel qu'il est dans ce moment, et tel qu'il était hier, il m'annonçait le mauvais temps. » On se trouve dans l'impossibilité d'initier les gens à la connaissance de la météorologie dans une heure de temps ! d'autres comprennent tout de suite mes explications. Définissons un phénomène avant toute autre chose :

26° Quand le baromètre descend à 775 et remonte immédiatement à 770 dans la même journée, ordinairement ce phénomène passe inaperçu pour beaucoup d'hommes qui, bien souvent, dans ce moment-là, se trouvent à l'hôtel, au café, dans les promenades, au théâtre, ou sont couchés, et croient que le baromètre n'a pas bougé. Eh bien, ce phénomène m'annonce un mauvais temps (du vent), qui commencera dans les 24 heures, se terminera dans les 24 heures et l'on aura un vent faible.

27° Si avant de quitter le mauvais temps il marque 770, ou ce chiffre pendant le mauvais temps, ce qui revient au même, et de là, descend à 775,8 ou 760,2, vous aurez de la pluie.

28° L'oscillation continuant de 775 à 775,8 annonce toujours la pluie ; de 760 à 760,2, il l'annonce assez souvent.

On comprend facilement que tout ceci demande des études constantes, sérieuses pendant plusieurs années ; cela m'a occasionné bien des privations et même des maladies. Malgré cela l'homme prudent se rétablit vite et sait se préserver de tout excès.

29° Quand un mauvais temps éclate au point où l'a marqué le baromètre, c'est-à-dire à 774 ou 775 juste, sans bouger de place, ce mauvais temps est très suspect ; c'est presque toujours ainsi que s'annoncent les tempêtes.

30° L'Hygromètre oscillant plusieurs jours entre 80 et 87 degrés indique beaucoup d'humidité. Si de 87 degrés il se fixe à 80 degrés tous les jours, sans dépasser ce chiffre, vous aurez la pluie.

S'il persiste pendant plusieurs jours ou même pendant une semaine ou deux à 80 degrés, vous aurez de grandes pluies qui dureront longtemps.

31° Si l'hygromètre marque 85 ou 87 degrés et monte tout d'un coup, ou bien le jour suivant à 80 degrés, vous aurez du vent. C'est ordinairement ainsi que s'annoncent les vents du nord, nord-ouest.

32° Le thermomètre peut aussi vous servir de guide, mais il n'a pas la fixité des autres instruments ; il faut prendre des notes tous les jours, et même plusieurs fois par jour, avec la plus grande exactitude possible ; l'heure favorable, c'est de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, en été.

33° Quand un mauvais temps s'annonce, il commence à faire chaud et le thermomètre monte beaucoup plus que d'ordinaire ; mais il ne dépasse pas le degré qu'il a signalé la veille, si c'est la pluie qu'il signale.

34° Quand c'est le vent qu'il signale, il monte tous les jours davantage, et le jour qu'il montera moins sera la veille du mauvais temps. C'est pour cela que je recommande de prendre des notes avec une grande exactitude pour ne pas se tromper et tromper les autres.

APPLICATION : Une science quelconque ne sera jamais l'ouvrage d'un seul homme ; nous sommes les enfants de la science, et en même temps son timonnier. Si l'on trouve des 1 sans points, on doit les mettre ; s'il y a des points sans virgules, on les ajoute, voilà tout.

Or pour cela, la science doit être contrôlée sérieusement, avec la plus grande impartialité ; ce serait rendre un très mauvais service à un auteur que de lui dire : *Votre ouvrage est parfait* quand au contraire il contient des erreurs que lui-même eût pu corriger.

D'un autre côté il serait ridicule de se fâcher parce qu'un autre corrige nos fautes ; l'homme n'est pas universel, il ne pourra jamais tout voir à la fois, si clairvoyant soit-il.

Cette méthode, toute nouvelle, vous fera guérir vos malades plus vite, avec moins de fatigue. Quant à la quantité de guérison à faire, cela dépendra de l'amélioration des hommes ; qu'ils soient bons et ils guériront beaucoup plus de malades, et cela est tellement vrai que le jour où je commençai mes guérisons, à la Vera-Cruz, le même malade m'appelait quatre et cinq fois par jour ; aujourd'hui le même malade n'a besoin de moi que deux à trois fois par mois.

D'où vient ce changement ? on dira, parbleu, qu'il a été guéri, voilà tout ! Mais l'expérience cette mère de la science prouve qu'on est toujours malade ; si ce n'est physiquement c'est moralement. C'est dans ce sens que j'étais appelé à tout instant.

Eh bien j'ai fait comprendre et méditer des gens qui ne méditaient jamais, qui se contentaient d'avalier ce qu'on leur mettait dans la bouche,

sans faire aucun travail d'esprit ; aujourd'hui, au contraire, je les provoque à la discussion, et les oblige à penser malgré eux. C'est le seul changement que j'opère, et c'est là mon grand remède, ma panacée universelle : soyez moraux, avec intelligence, et vous souffrirez moins.

MES SIMPLES CONCLUSIONS

1° Dans la cure des maladies, il faut connaître ses moyens ; ainsi la faculté de guérir par l'influence spirituelle est sans doute un don de Dieu, et cela ne s'apprend pas ; mais l'exercice de cette faculté appartient à la science. Les médiums guérisseurs ont sans doute observé qu'au début de leur faculté, ils n'ont qu'à toucher un malade et tout est dit. Peu à peu les esprits nous laissent faire, et les guérisons se font attendre, et le public croit que le médium guérisseur a perdu sa faculté. C'est là une grande erreur, le contraire a lieu, les esprits le laissent apprendre à se servir de sa faculté. Quand il est bien au courant, connaît les difficultés et ne peut plus être trompé facilement par ses malades il se trouvera dix fois plus fort qu'avant. Les précautions qu'il prend pour ne pas être trompé éloignent certainement les gens mal intentionnés ; il ne pose plus ses mains à tort et à travers sur n'importe quel individu et se fatigue moins.

2° Il faut savoir connaître aussi ce qui est nécessaire aux malades, ce qu'ils doivent manger, ce qu'ils doivent boire, si la diète est utile ou non ; bien souvent un malade a moins besoin de fluide que d'une bonne nourriture ; il lui faut de l'hygiène, des bains et des promenades.

3° Qu'on ne l'oublie pas le fluide est une puissance de la nature dans toute sa force ; en charger trop un malade c'est l'écraser, l'abattre, et retarder sa guérison ; il est prudent de procéder par doses mesurées, et votre prudence seule vous l'indiquera.

4° Il y a des constitutions nerveuses et d'autres qui ne le sont pas ; il y a des actifs et des passifs ; les actifs et les nerveux sont plus faciles à guérir ;

Les passifs
mous, les lymphatiques sont plus difficiles à traiter.

5° Les arts et métiers ont aussi leur part dans la besogne ; le tailleur et le maçon ne peuvent guérir avec la même méthode, et ainsi de suite ; votre prudence vous indiquera ces choses si simples en elles-mêmes.

6° Les femmes et les hommes ont aussi leur part ; deux natures opposées, deux systèmes différents.

7° Les enfants et les vieillards ont aussi leur part ; à ces deux pôles opposés de la vie il faut deux systèmes différents.

8° Les hommes chastes, les célibataires, les libertins ; sur cette catégorie frappons durement, nous ferons notre devoir ; peu importe qu'ils ne revien-

ment plus, ce ne sera pas une grande perte ; leurs guérisseurs, trop souvent, n'ont pas de remèdes ; le vice les domine et nous perdons notre temps.

9° Arrivons à notre sujet : l'influence de l'atmosphère.

Sachant que les femmes sont plus difficiles à guérir que les hommes, leurs maladies étant plus compliquées, dès que vous constatez une grande variation dans l'atmosphère, observez-les et ne les perdez pas de vue ; ce sont des baromètres moraux et physiques.

Questionnez-les dans ce sens : Avez-vous bien dormi, hier soir ? ne vous sentez-vous pas troublée ? êtes-vous dans la même condition de santé qu'hier, ou avant-hier ?

Selon sa réponse vous saurez ce qu'il y a à faire ; c'est-à-dire ou vous continuerez la guérison, ou vous donnerez de l'eau magnétisée seulement ; des bains de pieds s'il y a des troubles à la tête, à l'estomac, au ventre, etc.

Le mal étant passé, vous continuerez comme avant.

10° Les enfants sont plus difficiles à guérir que les femmes. Par conséquent à l'approche du mauvais temps, assurez-vous si l'enfant n'est pas constipé ; s'il l'est, lavement d'eau magnétisée avec une petite cuillerée d'huile à manger, cela suffira. Son eau magnétisée sucrée fera le reste.

11° Les vieillards sont plus difficiles à guérir que les femmes et les enfants.

A l'approche du mauvais temps, vous donnerez une bonne dose de fluide, à l'estomac seulement, et laisserez faire la nature. Eau magnétisée à discrétion et espérez que le temps se calmera.

Les femmes sont très exigeantes. Les vieillards très emportés et impérieux. — Les enfants, surtout les enfants gâtés, sont très impertinents, mais n'y faites pas attention ; soumettez-les à votre système, ne vous ployez pas au leur.

12° Bien des médiums guérisseurs objecteront qu'ils n'ont pas d'instruments à leurs dispositions, ni la science nécessaire pour étudier le baromètre et l'hygromètre, et prévenir leurs malades ; j'ai prévu ce cas, et plus haut, c'est-à-dire au commencement du livre, on trouvera le remède à cette objection. Ceux qui habitent les grandes villes n'auront qu'à observer la lumière électrique ; le soir, on se place derrière une maison qui masque cette lumière électrique, et si vous regardez au-dessus du toit, dans la direction de la lumière, à l'approche du mauvais temps, vous verrez une lueur blanchâtre en forme d'éventail, qui varie à chaque instant, tantôt brillante, tantôt pâle ; c'est la vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère et l'indice que le mauvais temps s'approche ; dans un ou deux jours il arrivera. Cette lueur blanchâtre est tantôt perpendiculaire, tantôt horizontale.

13° Quand l'hygromètre stationne à 85, 86, 87 et 88 degrés et de là monte

à 82 ou 80 degrés, vous aurez la pluie ; doublez votre sollicitude pour les malades, et pensez aussi à vous-même.

Nous autres, médiums guérisseurs, nous sommes saturés d'une très grande dose de fluide ; l'humidité nous fait du mal en passant la limite ordinaire, que nous soyons malades ou non. Pendant la pluie, je conseille aux guérisseurs de rester chez eux pour plusieurs motifs qu'ils sauront plus tard, l'expérience leur en démontrera l'utilité. Voici l'exemple suivant :

Étant appelé à une lieue (à Vergara) pour assister un malade, le temps étant mauvais, je me mis en route ; je passai la journée dans Vergara ; à cinq heures de l'après-midi, je me mis en route pour la Vera-Cruz. A peine sorti de la maison du malade, j'aperçus un petit nuage noir, au nord, de 50 centimètres de diamètre ; le vent était au nord, et je me frappai le front car la tempête allait me prendre en route ; à un quart de lieue je me retournais et le nuage avait grossi considérablement ; il arrivait en ligne droite, à 400 mètres et sur ma tête ; je supportai pendant un quart d'heure plus de 300 décharges électriques qui me rasaient le corps au point de me brûler la figure et les mains. En arrivant chez moi chacun me demandait ce qui m'était arrivé, mon poulx battait comme si j'avais la fièvre, mon corps était en feu ; on me prépara un bain d'eau froide que je magnétisai ; jamais pareille chose ne m'était arrivée.

Guérisseurs tirez les conséquences de ce fait ; nous sommes des piles électriques qui donnent beaucoup, et de même peuvent trop recevoir ; le fait qui précède le prouve.

DE LAGRANGE, à la Vera-Cruz (Mexique).

MISSION BIEN REMPLIE DE M. ERCOLE CHIAIA

Naples, 24 décembre 1888 : Cher Monsieur Leymarie, vous avez supposé, sans doute, que nous étions descendus dans le fond de la Méditerranée pour étudier à loisir la faune sous-marine (1) ; et peut-être auriez-vous eu quelque raison de croire qu'il en était ainsi, car je suis resté, à votre égard, sourd et muet, immobile comme le corail.

Voici l'explication de notre silence énigmatique : Notre voyage en Espagne fut suivi d'une longue pérégrination en Lombardie, à Milan, Monza, lac de Pusiano, plaine d'Erba en Brianza pour revenir à Milan ; nous passâmes dix jours à Rome pour terminer la dernière partie de mon *apostolat*, (je donne ce nom à notre œuvre.)

(1) Les délégués Italiens au Congrès spirite international de Barcelone, ont fait naufrage, et ont été sauvés exceptionnellement.

Pendant mon séjour dans le nord de l'Italie je me suis occupé de la propagation de notre doctrine, fortifiant la croyance de nos frères par une multitude d'expériences, et faisant des conférences sur les principaux sujets traités au Congrès.

Je vous ai envoyé la « Gazette nationale de Milan », et « Fanfulla di Roma », journaux dans lesquels vous avez lu quelques articles bons à rendre de grands services à la cause. Vous les avez traduits et publiés dans votre Revue.

Vous avez de même, inséré ma lettre à Lombroso, très bien traduite ; mon défi était intéressant pour la science, et tous vos lecteurs, j'en suis persuadé, sont curieux d'en connaître l'issue. Je crois opportun de leur faire savoir ce que j'ai répondu aux puériles exigences du très illustre professeur.

Craignant que les journaux dans lesquels ma réponse était transcrite ne vous soient pas parvenus, je vous les envoie. Le grand savant a d'abord fait la sourde oreille à ma provocation, il se renfermait dans son silence comme un crustacé dans sa coquille.

J'avais fait venir mon médium à Milan, pour le tenir à la disposition du susdit professeur, et priai le directeur d'un journal d'assister à quelques expériences dont il garantirait la véracité.

L'illustre savant répondit :

« Je n'accepte pas votre invitation ; non pas que je refuse de croire qu'il y a quelque chose de vrai dans les phénomènes spirites, mais parce que, (soit dit entre nous) ayant déjà soutenu de désagréables débats au sujet de l'anthropologie, de la folie, de l'hystérie, etc, je ne veux pas m'engager dans une nouvelle polémique, sans être bien cuirassé contre la pire singularité qui soit au monde, selon l'opinion des prêtres et des médecins. »

D'après ce savant, la cuirasse consiste, à ce que, tous les phénomènes soient produits à la lumière, comme s'il n'y avait pour lui qu'un seul point sur lequel on pût élever un édifice scientifique aussi important que ceux construits par Galilée, Galvani, Fulton, Newton et autres.

Lombroso ayant reculé devant l'épreuve, je songeai à utiliser le voyage de mon médium en faisant quelques expériences pour recruter des prosélytes. Il n'y a pas de roses sans épines, et voici les difficultés que j'eus à convaincre pour continuer mon œuvre au milieu d'adversaires acharnés et puissants, leurs attaques n'ont pas étonné l'homme dévoué à la propagation de la vérité.

Le directeur d'un journal fort répandu à Milan, ayant assisté à une séance en fut profondément impressionné ; il me promit d'écrire un article à ce sujet, mais par suite de vives discussions engagées, une ligue se forma pour écrire et publier des articles contre la réalité des phénomènes et la sincérité du médium.

Malgré une sorte d'enquête tendant à prouver la mauvaise foi de mon médium, un procès-verbal rédigé à l'issue de la première séance lui fut favorable. La seconde séance devait avoir lieu dans l'obscurité, les phénomènes s'étant produits en pleine lumière la première fois, mais alors, notre adversaire songea à battre en retraite, refusant de continuer les expériences pour éviter, disait-il, de fâcheux résultats.

Cet incident me parut propre à convaincre ce publiciste de mauvaise foi, mon intention étant de le réduire au silence, avant de quitter Milan; un mois après mon départ, un article d'un des principaux journaux de la ville m'attaquait directement en même temps qu'il prévenait le public contre les fâcheuses conséquences du spiritisme; mon adversaire n'ayant pas voulu me frapper lui-même, se servait d'intermédiaires pour me lancer ses flèches.

Pour un motif de discrétion, notre polémique épistolaire ne sera pas soumise au jugement du public; une partie de notre correspondance exige sous divers rapports, une prudente réserve,

Ces quelques lignes vous donnent une idée de mon pèlerinage spirite, et sollicitent votre bienveillant accueil pour ma tardive missive; ma famille et moi voulions vous exprimer notre vive gratitude pour les preuves de sympathie et de véritable amitié que vous nous avez données pendant notre séjour à Barcelone, et nous ne perdons pas l'espérance de vous voir à Naples. Votre ami dévoué.

ERCOLE CHIAIA.

FANFULLA DELLA DOMENICA : SÉANCES SPIRITES. *Il semblait que mon esprit suspendu regardait fixe, immobile, attentif.....*

I

Les fables qui charmaient mon enfance et que l'on récitait imprudemment à mon chevet pour bercer mon sommeil, paraissaient, dans mes songes, confuses et effrayantes; les récits de fantômes, de spectres, d'esprits errants, les bons avec les bons, les méchants avec leurs semblables, châtiés comme eux à jamais, tous ces contes revinrent à ma pensée, lorsque j'assistai dernièrement à quelques séances spirites. Devant ces phénomènes extraordinaires, et ces faits merveilleux, je me sentais redevenir enfant, et comme autrefois le ténébreux, l'inconnu frappait mon imagination; maintenant encore ma chambre se peuple de figures étranges, retentit de voix et de chants, lorsque mon esprit se rappelle les visions spirites.

Si, en lisant cet article, on me soupçonne d'avoir un caractère faible, efféminé, peu importe; je suis persuadé qu'en entendant ces récits mes adversaires eux-mêmes redeviendraient semblables à de petits enfants.

II

La table est vivement éclairée, nous sommes assis autour d'une table, au nombre de six, parmi lesquels se trouve la Signora *Sapia*, puissant médium.

Déjà la table se meut sous nos mains qui forment une chaîne ; elle s'incline, s'abaisse, s'élève, ondule dans l'air, se tient sur deux pieds, puis sur un seul ; nous levons les mains, la table se soulève à un mètre de hauteur, se balance avec un mouvement très doux, et redescend.

Que devient la loi de gravité?... Il nous est impossible d'en rien savoir, et de même pour les autres lois, car nous sommes dans le monde des esprits.

John King honore ces messieurs de sa présence et de son amitié, nous dit à haute voix le chevalier Ercole Chiaia, et s'adressant à l'esprit : « Je te prie de leur montrer de beaux phénomènes afin qu'ils soient contents de toi et de tes talents. »

Jean répond : oui, en frappant trois coups sur la table. Il fait ensuite comprendre, par plusieurs coups, qu'il désire que les lumières soient éteintes.

On enlève les lampes ; voici les ténèbres, l'inconnu, le royaume de Jean.

Le médium soupire convulsivement, c'est son état normal en présence de l'esprit ; ceux qui sont à ses côtés lui tiennent les mains tout le temps de la séance.

« Jean, je te prie de m'apporter ce tambourin, qui est sur la console. »

Ding, ding, ding, et le tambourin est dans ses mains.

Reprends-le, et fais-le résonner en l'air. Une main le reprend et l'on entend le bruit des sonnettes.

Aïe ! aïe ! qu'est-ce qui me touche ? c'est une main invisible qui me frappe sur l'épaule, me caresse la joue, me tire les cheveux et je sens l'impression d'une main humaine.

J'ai le tambourin sur la tête, s'écrie l'un de nous ; il s'élève, dit un autre ; il vient à moi, dit un troisième.

Qu'entend-on ? C'est la trompette qui retentit dans le lointain. « Cher esprit, prends le bâton qui se trouve dans cette chambre et viens frapper sur la table le rythme d'une marche guerrière. » Après une minute de silence, la marche demandée se fait entendre. « Et moi, dit un de nos amis, je te serais reconnaissant si tu voulais m'ôter mes bottes. » Que ne peut l'adresse de l'esprit Jean !... Voilà les bottes lancées en l'air.

« Oh ! qu'est-ce donc ? Je me sens enlever sur ma chaise !... » C'est encore

Jean dont la forte main m'emporte, avec ma lourde chaise, et me transporte loin de la table.

« Bon esprit, donne-nous de plus dignes manifestations de ta présence, et des phénomènes plus intéressants. » Aussitôt nous voyons l'espace éclairé de flammes bleues ; elles se rassemblent et disparaissent.

« Vive Jean !... crions-nous du fond du cœur. Criez : *Vive Dieu !...*, dit le Chevalier Chiaña. Et nous répétons : *Vive Dieu !...* L'esprit applaudit et salue de la main.

Un fauteuil de paille, tranquille dans un coin, se meut, et le dos vient se poser sur la table ; un pesant bassin de métal voltige en l'air ; un plat, un petit verre, un vase, cent objets, placés çà et là dans la chambre, se trouvent comme par enchantement réunis devant nous, sur la table.

Chose extraordinaire, une carte de visite, blanche, et placée au loin sur une autre table, vient dans mon chapeau ; je sens une main glisser sur le billet...

« *Apportez la lampe !...* » la carte est couverte de caractères indéchiffrables et les mains du médium n'ont pas quitté celles de ses voisins.

III

Que n'ai-je pas vu dans ces trois séances spirites !..

Hallucination, mystification, jonglerie, dira un lecteur matérialiste ! « A quoi bon décrire des charlataneries aussi évidentes et puériles. Ne connaissez-vous pas les supercheries des convulsionnaires de Saint-Médard et des religieuses de Loudun ?... »

« Avec quelle force Saint Joseph de Capertino ne suspendait-il pas les corps graves dans l'espace. La sématolgoie, la typtologie, la pneumatographie, la psychographie ne peuvent-elles pas être regardées comme des supercheries ? Ne savez-vous pas qu'on imite les coups sur la table avec la tension volontaire ou involontaire du muscle court péroné ?... »

« Toute cette série de phénomènes n'est-elle pas non seulement contraire à la saine raison, mais encore au véritable progrès des nations civilisées ?... »

A cela nous répondrons : Les religions toujours avides de superstitions et de croyances incompréhensibles, ont trouvé en elles le secret de leur force et les éléments de leur vitalité ; toute leur poésie vient de l'affirmation théorique et pratique de la survivance de l'âme. Le spiritisme prétend donner des preuves matérielles de l'individualité de cette âme, après son affranchissement de l'enveloppe charnelle, et montrant sa nouvelle forme fluide à travers l'espace, prouver son immortelle intelligence. Il ne prétend pas donner des convictions plus sérieuses que le spiritualisme dont il fait partie, mais doit-on pour cela, parler légèrement de phénomènes con-

nus de tous temps, dans le monde entier et par les adeptes de toutes les religions ?

Mille et mille problèmes sont-ils résolus uniquement parce qu'on s'éloigne d'une étude vaste et difficile ?

Pourquoi les savants refusent-ils de s'en préoccuper ?...

Hommes de science, physiciens, médecins, physiologistes, étudiez la doctrine et les phénomènes ; ne parlez pas de mystification sans avoir assisté aux séances spirites.

IV

Le lecteur matérialiste ajoutera : Mais, en somme, vous croyez donc aux esprits ? Moi ?..., je les sens comme l'aveugle sent la lumière du soleil.

Lorsqu'on demanda à l'esprit Jean s'il pouvait, de quelque manière, faire croire à son existence ; il répondit : Non.

ATTILIO SARFATTI.

ORIGINE DE LA SOUVERAINETÉ

Voici la pensée d'un ancien spirite : *Visher*, le 5 août 1888. « Nous trouvons la première notion de la souveraineté dans la situation particulière faite par la nature, à l'homme, comme genre.

En effet, être conscient, capable de comparer, d'apprécier et de juger, de perfectionner ses moyens d'action, de raisonner ses actes et d'en prévoir les conséquences, l'homme est placé bien haut au-dessus des êtres qui l'entourent. Ils les domine et les utilise pour sa conservation et son progrès, en raison même des moyens qu'il puise dans les facultés toutes spéciales que la Nature a mises en lui. C'est ainsi que s'affirme sa puissance relative, et c'est par son libre exercice que se manifeste sa souveraineté.

Mais, si la souveraineté est pour l'homme un droit incontestable, ce droit ne lui est pas donné à titre gratuit, pour qu'il l'exerce selon son caprice et sa fantaisie. Il n'a le droit de l'exercer que dans un but utile, et toujours d'accord avec les prescriptions de la loi de solidarité universelle. Aussitôt qu'il l'exerce, il se trouve en présence d'un devoir corrélatif qui lui fait équilibre, et qu'il ne saurait méconnaître sans outrepasser son droit, sans avoir à répondre de cette transgression, et sans s'exposer à en subir les conséquences, toujours fâcheuses pour lui.

Ce sont ces conséquences elles-mêmes, agissant sur lui d'une façon plus ou moins pénible pour lui, qui éveillent sa conscience, sollicitent ses réflexions, dégagent le sentiment de sa responsabilité, et le ramènent à l'exercice judicieux de la souveraineté, en lui faisant comprendre que s'il a

le droit d'usage, l'abus lui est interdit. Il est toujours puni s'il abuse, et c'est justice, car, devenant alors la cause de l'effet produit, il ne peut échapper à la responsabilité qu'il a lui-même provoquée, laquelle pèse sur lui jusqu'à ce qu'il ait réparé le mal dont il est la cause et ses conséquences.

C'est ainsi que se produit la sanction de la loi de justice, et c'est dans cette sanction seulement que réside ce que nous appelons la récompense et le châtiment, gradués selon l'importance et la nature des actes réalisés.

Cette solution ne saurait nous surprendre, si nous voulons remarquer le grand nombre de rapports qui lient l'homme aux êtres inférieurs, les similitudes nombreuses qui les rapprochent sans cesse, et les égards que ces conditions lui imposent. Elle nous démontre encore que rien n'est isolé dans la Nature, et que la loi de solidarité s'impose partout, dans un but de progrès commun, en vertu de l'action commune dont l'homme est appelé à devenir le dispensateur, l'initiateur autorisé, le promoteur intelligent et éclairé, l'arbitre et le souverain.

LES BORNES DE LA SOUVERAINETÉ DE L'HOMME : Le droit indiscutable de l'homme à la souveraineté sur les êtres inférieurs soumis à son action, par la nature même de leurs fonctions et de leur état étant démontré, il nous reste à rechercher si, en dehors de ce champ d'action soumis à son influence, il en existe d'autres, vis-à-vis desquels il pourrait avoir les mêmes droits.

Nous n'en voyons aucun.

L'homme ne peut, en effet, s'arrêter sans folie, à l'idée de dominer ce qui lui est supérieur; d'agir sur ce que son action ne peut atteindre. Sur ce terrain, son autorité disparaît, et de souverain qu'il était naguère, il devient sujet. Telle est, par exemple, sa situation vis-à-vis de la loi de solidarité universelle qui, le dominant sans cesse, le soumet toujours, et l'oblige à progresser même malgré lui.

Mais l'homme peut-il être son propre souverain ?

Qu'il conserve ce titre comme l'expression de son droit sur ses inférieurs, rien n'est plus naturel; car ce titre affirme un fait réel démontrant sa raison d'être naturelle. Il est donc justifié. Mais, si ce droit de souveraineté est justifié par l'infériorité même des êtres sur lesquels elle agit, et aussi par la supériorité réelle de l'homme, ce droit n'a plus de raison d'être par rapport à lui, puisqu'il devient sans objet, l'homme n'ayant par rapport à lui-même, ni supériorité, ni infériorité.

Or, la souveraineté de l'homme disparaissant vis-à-vis de lui-même, elle disparaît en même temps pour toutes les individualités composant cette

unité collective. Sur ce terrain, cette prérogative n'a plus de raison d'être, et ce mot n'a plus de sens.

Nous abordons ici un ordre d'idées fort délicat et très controversé. Nous sommes exposés à heurter des préjugés plusieurs fois séculaires, rendus acceptables par l'habitude et le manque de réflexion, et tenus par un grand nombre d'hommes pour des vérités incontestables, devant lesquelles tous doivent s'incliner, sans examen. C'est pourquoi nous croyons devoir déclarer que le but de nos investigations est uniquement la recherche de la vérité vraie, de bonne foi et sans parti pris, sans colère et sans haine, avec le seul désir d'amener une conciliation de plus en plus indispensable dans des moments aussi troublés.

LA PREMIÈRE FAUTE : Si nous avons suffisamment démontré que le droit de souveraineté de l'homme, naturel lorsqu'il s'adresse aux êtres inférieurs, n'est plus justifié lorsqu'il prétend l'imposer à ses semblables, nous aurons démontré en même temps que cette domination, exercée par un homme sur d'autres hommes, sur ses frères en humanité, ne repose sur aucun droit réel, qu'elle est une œuvre contre nature, qu'elle heurte les prescriptions les plus claires de la loi de solidarité, et qu'elle en constitue une violation flagrante.

Moins exigeante que la loi naturelle, la responsabilité ne commence pour la loi positive qu'avec la conscience de la valeur des conséquences médiatees de l'acte accompli. S'il est inconscient la loi n'atteint pas le coupable. Il est déclaré irresponsable, et comme tel, elle ne lui demande aucun compte de l'acte accompli. Il est garanti de toutes les conséquences pouvant résulter pour lui de cet acte et aucune d'elles ne pèse sur lui. La loi positive se borne à le séquestrer et à le mettre dans l'impossibilité de nuire. S'il est criminel conscient, la loi condamne le coupable à une peine proportionnelle. Dès qu'il l'a subie, sa responsabilité cesse. Il a expié, et il est quitte vis-à-vis de la loi, qui ne lui demande aucun compte des conséquences plus éloignées du mal qu'il a causé, malgré que ces conséquences soient le résultat de l'œuvre première accomplie par lui.

Il n'en est pas de même pour la loi naturelle.

(A suivre.)

CARRET.

LE SPIRITISME A UTRECHT (Hollande).

21 décembre 1888 : Le 27 décembre 1888, Chers Messieurs, aura lieu à Utrecht, une assemblée ou bien une réunion de tous les spiritualistes et spirites de toutes les provinces de notre royaume.

Le but de cette réunion, ou plutôt son caractère, est d'établir un congrès,

pour trouver le moyen le plus propre de propagande du spiritisme; cette philosophie jusqu'à ce jour ne s'est manifestée qu'à l'aide de séances tout à fait familières, dont la quantité est loin d'être connue.

Tous nos frères en spiritisme sont invités à prendre part à cette réunion, et d'y présenter, à M. Van Straaten, rédacteur du *spiritualistisch Veeblad*, le récit de tout ce qui s'est produit dans les cercles de leurs amis spiritistes.

Des circonstances, probablement, m'empêcheront de prendre part à cette réunion intéressante, sans doute utile au spiritisme en Néerlande, et d'avance, j'ai confié mes souvenirs à un manuscrit que M. H. J. Van Gulib, président de Véritas, à Amsterdam, aura la bienveillance de communiquer à nos frères réunis. J'ai ce bonheur d'avoir un médium des plus productifs de phénomènes, expérimentalement parlant, dans tout notre pays.

En tout cas, Messieurs, j'ai l'intention de vous faire le compte rendu de la réussite probable de cette réunion; avec mes salutations respectueuses.

B. J. VAN DE WALL.

LA LOI SOCIALE, NATURELLE ET UNIVERSELLE

Un article portant ce titre et *Tout est dans tout* pour épigraphe, nous avait été apporté par un ami; point de signataire à cet article que nous avons lu avec attention.

Nous nous demandions, en somme, ce qu'il signifiait et ce que l'auteur anonyme désirait indiquer aux lecteurs de la *Revue*? le Centenaire de 1889, l'alchimie, la physiologie, le système politique et social de Fabre d'Olivet, les idées de M. Saint-Yves d'Alveydre s'y coudoyaient; c'était un article sans conclusion, qui nous laissait indécis, lorsque M. *Tremeschini* est venu nous serrer la main; nous l'avons prié de lire *La loi sociale naturelle et universelle*, de nous donner son avis, et c'est ce que fait cet ingénieur-astronome par la lettre qui suit :

« *Cher ami* : A défaut d'idées compréhensibles, de conclusions précises l'article eût du porter le nom de son auteur, car la connaissance de son caractère, de ses sentiments personnels, de ses tendances, faite de mieux, pouvait guider le lecteur et l'aider approximativement à se faire une opinion sur la valeur de son écrit.

« L'auteur conservant l'anonymat, contentons nous de juger l'article d'après sa teneur.

« Ne trouvez vous pas bien hasardé cet ordre dans lequel, après avoir (à la veille du centenaire de 1889) évoqué les vieilles lunes de l'alchimie, l'auteur oppose sans hésitation les oracles de l'ecclésiaste à la philosophie *qui raisonne*, et compare le phénomène de la circulation du sang à celui de la vaporisation de l'eau ?

« De même, que penser de cette leçon de physiologie « tirée de *Fabre d'Olivet* (c'est l'auteur qui parle) et du marquis *Saint-Yves d'Alveydre*, « d'après laquelle l'estomac représente *l'Economie*, le cœur *le Pouvoir*, et le « cerveau *l'Autorité!*... d'où cette conclusion que l'homme physiologique « (*sic*) réunit donc, trois grandes fonctions qu'on retrouve dans l'état actuel : « *Economie, Pouvoir, Autorité?* »

« J'ai prononcé deux noms ; de la lecture de l'article que vous m'avez prié d'analyser, il résulte que celui-ci repose sur les doctrines prônées par ces deux personnages, et m'est avis que de l'examen de ces doctrines peut jaillir quelque éclaircissement sur la valeur de l'écrit qui les a prises pour base. Parlons du premier :

« Fabre d'Olivet, né à Ganges (Hérault) le 8 décembre 1768, fut un des hommes les plus bizarres de la littérature de son temps ; après s'être adonné aux compositions théâtrales pendant quelques années, il abandonna la carrière dramatique pour se livrer au mysticisme romain avec passion, ce qui eut ce résultat, d'amener notre illuminé à chercher dans toutes choses un sens mystérieux et détourné, erreur qui l'égarait dans une suite de considérations les plus extravagantes. Fabre d'Olivet ayant mis la main sur une mauvaise traduction du *Ramayone*, l'arrangea à son gré en racontant l'expédition du principal héros de ce poème, *Râma*, et s'abandonna à tous les écarts de sa propre imagination. Musicien à ses heures, il crut avoir retrouvé le système musical des Grecs.

« Enfin en véritable mystique religieux, d'Olivet inventa son système politique et social qu'il a recommandé aux peuples comme étant le nec plus ultra du bonheur ; ce système consiste à *soumettre l'Europe au pouvoir du Pape!!!*

« Tel est le philosophe, dans le fonds duquel, l'auteur de l'article *La loi sociale naturelle et universelle* puise ses oracles et s'inspire.

« Le second personnage, M. le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, a moulé sur le type des ouvrages publiés par d'Olivet son livre *La Mission des juifs* ; il a considéré comme siennes toutes les fantaisies de d'Olivet, se les est assimilées, et il ne reste bien peu de choses à ajouter sur ce sujet.

« Une réflexion cependant : Si, en considérant l'époque à laquelle il a publié ses ouvrages, d'Olivet mérite une certaine indulgence pour ses erreurs très profondes sur l'Inde, cette indulgence ne peut être accordée à l'auteur de *La Mission des Juifs*, son œuvre étant calquée sur celles de d'Olivet et publiée en un temps où ces erreurs sont sans excuses.

« Il faut vraiment n'avoir aucune notion des légendes, de l'histoire et des poèmes de l'Inde, pour affirmer que les Arias (voyez la Mission des Juifs) proviennent d'une colonie émigrée des pays basques, laquelle se serait installée

dans l'Inde!! sous la conduite d'un *Ram* quelconque (La mission des Juifs voulait sans doute dire *Rama*?), ce qui nous explique, bravement, que le sanscrit dérive du basque! Cela est prouvé par le nom d'un personnage, *Hanouman*, qui d'après M. de Saint-Yves serait un nom basque!

« La vérité c'est que *Râma* est un personnage indou, fils du roi Daschadata, et frère de Lascbamana qui d'après la légende indoue coupa le nez à Sourpa sœur de Ravan roi de Ceylan. La vérité c'est également que le nom du personnage *Hanouman* loin d'être un mot basque, est un mot sanscrit qui signifie *Chef des singes*, et se compose des deux termes sanscrits suivants : *Hànon* (han) qui veut dire machoire, et par amplification *singe* à cause desesformidables machoires, et pour le même motif *Thanuso* signifie démon; ensuite, du second mot *mâna* (man) *honneur*, *mânâmi* (manâ man) qui signifie *estimer, honorer*, d'où, par amplification, le mot : *chef*.

« La légende nous dit que Hanouman, en d'autres termes le chef des singes et fils de Savana et d'Anjani, a accompagné Râma dans ses exploits et lui a été d'un secours efficace (Voir le Râmayone).

Mais où l'auteur de la Mission des Juifs s'abandonne davantage aux élans de la fantaisie, c'est, lorsque étant étranger aux choses de la chronologie Hindoue il n'hésite pas à en établir une de sa façon.

« Étranger, comme je viens de le dire, à tout ce qui touche aux sciences Hindoues, l'honorable marquis n'a aucune idée de ce que c'est qu'un *Tougo*, de ce que c'est qu'un *Mónontoro*; il confond les deux cycles sans même en soupçonner la nature? tout cela malgré la qualité d'omniscient que l'honorable auteur se décerne aux premières pages de son livre fantastique, dans lequel, avec une modestie parfaite, il s'affirme Messie inspiré de Jehovah, et par cela même en pleine possession de toutes les branches du savoir humain dès l'âge de dix-neuf ans?.....

« Et si, à ce qui précède, et le reste dont je vous fais grâce, vous ajoutez cette considération que la science de la *Mission des Juifs* est calquée sur celle d'Olivet qui aboutit à l'apologie du régime monarchique et PAPAL!!! Je vous laisse juge avec ces Messieurs du comité de lecture, si vous devez servir à vos lecteurs l'article *La loi sociale, naturelle et universelle* (non signé), cette contrefaçon des principes de d'Olivet et de son élève M. de St-Yves. »

REMARQUE DE LA RÉDACTION, nous regrettons aussi que l'auteur de l'article non inséré dans la *Revue* ne l'ait point signé, nous lui eussions donné le droit de réponse ce qui est strictement juste; nous n'avons pas de parti-pris, cherchons la vérité de bonne foi et sans doute, notre correspondant inconnu est un chercheur consciencieux qui mérite tous égards, qui a pu se tromper.

GROUPES DE FIGERS ET DE MONTIGNAC

Évocation de Pierre Sorignet (Cet Esprit croyait au néant).

D. « Frère Sorignet, je vous adresse mon évocation, afin qu'il vous soit permis de venir près de moi, pour me faire connaître votre position dans le monde où vous êtes, et si je puis vous être utile. »

R. Oui, frère, il me permet de venir un instant pour vous confier mes peines, épancher dans votre cœur mes plus secrètes pensées; cela procurera à mon âme coupable, un peu de soulagement et quelques instants de repos. Il me semble encore, frère et ami, qu'un gouffre béant se trouve sous mes pieds et je recule malgré moi.

D. « Allons, frère Sorignet, revenez à vous; le gouffre que vous voyez fut creusé par vos idées terrestres et vous les avez encore, aussi par ce doute effrayant que vous aviez de votre vivant; revenez à vous, reconnaissez vos torts et demandez pardon à Dieu d'avoir douté de son existence et de sa bonté infinie : (Prions ensemble). »

R. Combien je suis heureux que vous ayez eu pitié de moi, et qu'il ait été permis à un ami de m'appeler ici ! Je me reconnais réellement mort, et depuis votre prière la lumière semble s'être faite dans mon âme, le doute ne m'est plus permis : je tremble et j'ai peur du châtiment.

D. « Vous tombez dans le doute, cet abîme sans fond dont je cherche à vous sortir. Sachez-le, Dieu est la bonté infinie pour ses enfants; tant coupables soient-ils, ne doutez pas de sa miséricorde; vous êtes bien coupable, c'est vrai, mais avec la volonté vous réparerez le mal que vous avez fait, le repentir et le désir de bien faire feront le reste. »

R. Je suis heureux malgré les souffrances terribles endurées, et sens en moi la joie intérieure qui me les fait oublier; j'entrevois de nouveaux horizons. Je craignais la mort et me disais : « moi, si coupable, si, après la mort, tout n'est pas fini, quel compte sévère à rendre ? J'en tremble encore, mais rassurez-vous, j'ai du courage, votre pensée m'a donné de la force; je me sens remué dans l'âme et remercie Dieu, vous aussi mon frère.

(9 novembre 1888.)

Évocation de Alfred Rigal, assommé par un de ses voisins en avril dernier.

D. « Frère Rigal, je prie le Seigneur pour vous; faites-nous savoir quelle est votre position dans le monde des Esprits, pourquoi votre fin fut si tragique, et si vous avez besoin de nos prières. »

R. J'ai entendu votre appel, mon frère, je l'attendais avec impatience; j'ai essayé plusieurs fois de vous inspirer la pensée de m'appeler pour vous transmettre mes impressions, à cause de la punition terrible qui me fut infligée par Dieu, pour des fautes commises en d'autres existences.

D. « Vous dites, ma mort est une punition de Dieu ? Ce doit être plutôt, le résultat de vos imperfections, ou d'un acte semblable commis dans une autre existence. Jésus a dit : tel tu feras, tel il te sera fait. »

R. Vous avez raison, frère : dans une mes existences j'étais chef de tribu et faisant la guerre, histoire de tuer, nos prisonniers étaient impitoyablement mis à mort. Dans une rencontre, ma troupe fit des prisonniers ; l'un d'eux, jeune homme de vingt ans, devint ma part de butin ; il me supplia, se mit à mes pieds pour implorer son pardon, à cause de sa pauvre mère dont il était le soutien, la seule ressource, et inflexible je l'assommai impitoyablement.

Le remords me prit, et ne pouvant le supporter, j'errai dans les forêts et fus dévoré par les fauves ; que de peines j'ai assumé sur ma tête ; j'ai erré longtemps dans l'espace, avec l'idée de ma mort ; sentant mes os broyer sous les dents des bêtes féroces. Enfin la lumière s'est faite pour moi ; je demandai à m'incarner dans une famille, pour expier mes fautes !

D. « Frère, pour payer vos fautes et marcher en avant, aimez Dieu par-dessus toute chose, et votre prochain comme vous-même ; pardonnez les offenses. Prenez pour modèle Christ, ce juste par excellence, dont les dernières pensées furent le pardon à ses bourreaux. Veuillez du bien à celui qui vous a fait du mal, et cela vous sera rendu au centuple. »

R. Vous avez raison et vous remercie de me rendre service en me faisant progresser. Dieu vous récompensera de faire la charité à celui qui souffre tant. Je vais désormais accomplir de bons actes espérant que de votre côté vous ne m'oublierez pas dans vos pensées, service que je désire vous rendre.

D. « Vous pourrez nous le rendre ce service en agissant de même auprès d'autres Esprits malheureux ; vous payerez ainsi votre dette de reconnaissance. vos bonnes actions seront pesées dans la balance Divine, avec justice et amour. »

R. Frère, vous me donnez le courage et la force pour surmonter de nouvelles épreuves ; je rendrai aux autres ce que vous m'avez prêté, la charité devant étendre ses rameaux bienfaisants et produire de bons fruits. Je suivrai vos conseils, et demande que viennent à moi les bons guides ; ils me soutiendront, m'aideront à supporter l'épreuve que je vais choisir.

Je veux revenir sur la terre et m'incarner dans une famille spirite, pour lutter et faire porter à cette œuvre de charité et d'amour les fruits nécessaires à l'existence des âmes affamées de fraternité et de justice.

(10 novembre)

ALFRED.

Évocation de l'Esprit de Jean Bougniaud (Grand-Père du Médium).

Il croyait qu'après la mort tout était fini, et traitait de fous, ceux qui s'occupaient du Spiritisme. (Cinq mois après sa mort, évocation).

D. « Cher Grand-Père, je fais une prière pour vous : qu'il vous soit permis de venir auprès de moi, me faire connaître votre position dans le monde des Esprits ; avez-vous conservé vos idées terrestres au sujet de la mort ? »

R. Je suis auprès de vous, mon fils, et vous demande pardon pour vous avoir froissé, en vous disant que vous étiez fou ; vous avez choisi le meilleur lot. Je suis revenu de mon erreur, de mon aveuglement ; j'ai honte de ce que je vous ai dit plusieurs fois, parce que, le doute ne m'est plus permis ; je dois, par des actes, réparer mon manque de fraternité.

D. « Grand-père, vous avez raison ; soumettez-vous à la volonté du Maître, de notre Père, il n'inflige des punitions que dans un but utile, étant la justice par excellence ; cette justice ne châtie jamais sans cause, repentez-vous d'avoir douté de sa bonté, de son existence, de l'éternité de l'âme après la mort ; priez avec ferveur, vos peines et vos souffrances seront adoucies et abrégées. »

R. Je suis heureux, ami des âmes souffrantes, d'épancher mes pensées dans votre cœur et puiser dans votre esprit les expressions suffisantes pour me faire comprendre.

De mon vivant je ne pouvais comprendre ; mon esprit étant borné je m'occupais simplement des choses matérielles ; mes yeux fermés à la lumière, j'étais un aveugle par rapport aux choses spirituelles, et traitais de folie les sublimes vérités ! je réparerai mes erreurs.

D. « Pour réparer vos erreurs, voici un conseil ami cher Grand-Père. Demandez à Dieu, par l'intermédiaire de quelques-uns des messagers célestes, de remplir une mission auprès des souffrants sur notre terre ; les souffrances y sont nombreuses et mal supportées, parce qu'on doute de la justice immanente en toutes choses. Avec cette mission vous ramènerez nos frères dans la bonne voie, et votre esprit fera un pas sérieux en avant. »

R. Je suivrai vos bons avis : un Esprit à qui je viens de transmettre ces conseils me répond qu'ils sont conformes au vrai devoir, que cette mission me serait accordée si j'avais la ferme volonté de la remplir ; sans la volonté et la persistance, les âmes restent en route, obligées de recommencer ; soutenez ma volonté et par vos prières j'aurai la force morale dont j'ai besoin dans cette circonstance. Prions ensemble.

(Après la prière).

D. « Grand-Père, permettez-moi de le dire franchement, vous doutez encore, revenez à la vérité ; de votre vivant vous étiez honnête homme, ce

qui vous manquait c'était l'étude et la confiance en Dieu. Si vous avez la lumière qui éclaire l'esprit, laissez de côté vos préjugés terrestres ; songez-y, vous ne pourrez marcher sûrement dans la voie du progrès que par l'étude, la constance, l'amour du vrai. »

R. Chers enfants, permettez-moi de vous donner ce titre, vous accomplissez votre mission en gens de cœur ; au moment de votre prière le doute est venu m'assaillir, des Esprits ignorants voulant me pousser au mal ; je suivrai vos conseils, car j'ai le repentir de mes fautes et le désir de les réparer.

Oui, nous sommes tous frères, tous enfants de Dieu, nous nous devons aide et assistance ; que de temps perdu, qu'il faut regagner, en marchant dans la voie du devoir et afin d'arriver plus vite au but. Adieu, mon fils, ou plutôt, au revoir et merci mille fois.

(12 novembre 1888.)

JEAN.

Montignac (Charente-Inférieure), pour copie conforme : *Guiet Théodore*.

BIBLIOGRAPHIE

Les trois dessins médianimiques de VICTORIEN SARDOU, sur beau papier, sont admirablement gravés ; tous les groupes spirites devraient posséder ces spécimens de l'art médianimique. La librairie spirite les livre au prix de 5 fr. La *Revue* a donné l'article ou l'éminent académicien fait une profession de foi si franche, et ses dessins datent de l'année 1859.

Nous avons un dépôt des deux photographies, représentant les principaux membres du Congrès de Barcelone ; ces productions remarquables, très nettes, se vendent 2 fr. 50 chaque, le prix auquel nous les livre le photographe ; comme ce congrès marquera dans l'histoire du spiritisme, il est utile que les hommes militants possèdent ces photographies remarquables.

Un dessin à la plume représentant la salle du congrès à Barcelone, coûte 0 fr. 60 ; c'est net et bien réussi.

1889. Almanach spirite. 0 fr. 20 port payé.

Herculanum 2 vol. 6 fr. histoire médianimique très remarquablement écrite, et véridique.

L'écriture et le caractère, par Crépieux, 5 fr.

Pour les enfants, par Mme Bourdin, 2 fr. 25.

Histoire de la princesse Violette, par Paul Grendel, 1 fr. 50.

La famille Desquins, par Paul Grendel 2 fr.

NÉCROLOGIE : Le 15 janvier courant, on portait en terre la dépouille mortelle de MM. Saintot, président de la *Solidarité spirite*, et Henry Evette, magnétiseur puissant, albiniste. Nous reparlerons de nos deux amis le 1^{er} février.

Le Gérant : H. JOLY.